

MARS

I

N'importe, ayons foi! Tout s'agite,
Comme au fond d'un songe effrayant,
Tout marche et court, et l'homme quitte
L'ancien rivage âpre et fuyant.
On va de la nuit à l'aurore,
Du noir sépulcre au nid sonore,
Et des hydres aux alcyons.
Les téméraires sont les sages.
Ils sondent ces profonds passages
Qu'on nomme Révolutions.

Prophètes maigris par les jeûnes,
O poètes au fier clairon,

Tous, les anciens comme les jeunes,
 Isaïe autant que Byron,
 Vous indiquez le but suprême
 Au genre humain, toujours le même
 Et toujours nouveau sous le ciel ;
 Vous jetez dans le vent qui vole
 La même éternelle parole
 Au même passant éternel.

Votre voix tragique et superbe
 Plonge en bas et remonte en haut ;
 Vous demandez à Dieu le verbe
 Et vous donnez au sphinx le mot.
 Tout l'itinéraire de l'homme,
 Quittant Sion, dépassant Rome,
 Au prêtre qui chancelle ou fuit
 Semble une descente d'abîme ;
 On entend votre bruit sublime,
 Avertissement dans la nuit.

Vous tinte le glas pour le traître
 Et pour le brave le tocsin ;
 On voit paraître et disparaître
 Vos hymnes, orageux essaim ;
 Vos vers sibyllins vont et viennent ;
 Dans son dur voyage ils soutiennent

Le peuple, immense pèlerin ;
 Vos chants, vos songes, vos pensées,
 Semblent des urnes renversées
 D'où tombent des rythmes d'airain.

Bientôt le jour sur son quadrigé
 De l'ombre ouvrira les rideaux ;
 Vers l'aurore tout se dirige,
 Même ceux qui tournent le dos ;
 L'un y marche et l'autre y recule ;
 L'avenir dans ce crépuscule
 Dresse sa tour étrange à voir,
 Tour obscure, mais étoilée ;
 Vos strophes à toute volée
 Sonnent dans ce grand clocher noir.

II

LA LUTTE

Hélas ! c'est l'ignorance en colère. Il faut plaindre
Ceux que le grand rayon du vrai ne peut atteindre.
D'ailleurs, qu'importe, ami ! l'honneur est avec nous.
Oui, plains ces insulteurs acceptant à genoux
L'horrible paix qui prend la France en sa tenaille.
Que leur ingratitude imbécile s'en aille
Devant l'histoire, avec ton dédain et le mien.
Ils traiteraient Jésus comme un bohémien ;
Saint Paul leur semblerait un hideux démocrate ;
Is diraient : Quel affreux jongleur que ce Socrate !
Leur œil myope a peur de l'aube. Ils sont ainsi.
Est-ce leur faute ? Non. A Naples, à Rome, ici,
Toujours, partout, il est tout simple que des êtres
Te jaloussent soldats et te maudissent prêtres,
Étant, les uns vaincus, les autres démasqués.
Les glaçons que j'ai vus cet hiver, de nos quais,

Pêle-mêle passer, nous jetant un froid sombre,
Mais fuyant et fondant rapidement dans l'ombre,
N'étaient pas plus haineux et n'étaient pas plus vains.
Toi qui jadis, pareil aux combattants divins,
Venais seul, sans armée et délivrais des villes,
Laisse hurler sur toi le flot des clameurs viles.
Qu'est-ce que cela fait ? Viens, donnons-nous la main.
Et moi le vieux Français, toi l'antique Romain,
Sortons. C'est un lieu triste où l'on est mal à l'aise.
Et regagnons chacun notre haute falaise
Où si l'on est hué, du moins c'est par la mer ;
Allons chercher l'insulte auguste de l'éclair,
La fureur jamais basse et la grande amertume,
Le vrai gouffre, et quittons la bave pour l'écume.

III

LE DEUIL

Charle! Charle! ô mon fils! quoi donc! tu m'as quitté.
Ah! tout fuit! rien ne dure!
Tu t'es évanoui dans la grande clarté
Qui pour nous est obscure.

Charles, mon couchant voit périr ton orient.
Comme nous nous aimâmes!
L'homme, hélas! crée, et rêve, et lie en souriant
Son âme à d'autres âmes;

Il dit : C'est éternel! et poursuit son chemin;
Il se met à descendre,
Vit, souffre, et tout à coup dans le creux de sa main
N'a plus que de la cendre.

Hier j'étais proscrit. Vingt ans, des mers captif,
J'errai, l'âme meurtrie;
Le sort nous frappe, et seul il connaît le motif.
Dieu m'ôta la patrie.

Aujourd'hui je n'ai plus de tout ce que j'avais
Qu'un fils et qu'une fille;
Me voilà presque seul dans cette ombre où je vais;
Dieu m'ôte la famille.

Oh! demeurez, vous deux qui me restez! nos nids
Tombent, mais votre mère
Vous bénit dans la mort sombre, et je vous bénis,
Moi, dans la vie amère.

Oui, pour modèle ayant le martyr de Sion,
J'achèverai ma lutte,
Et je continuerai la rude ascension
Qui ressemble à la chute.

Suivre la vérité me suffit; sans rien voir
Que le grand but sublime,
Je marche, en deuil, mais fier; derrière le devoir
Je vais droit à l'abîme.

IV

L'ENTERREMENT

*

Le tambour bat aux champs et le drapeau s'incline.
De la Bastille au pied de la morne colline
Où les siècles passés près du siècle vivant
Dorment sous les cyprès peu troublés par le vent,
Le peuple a l'arme au bras; le peuple est triste; il pense;
Et ses grands bataillons font la haie en silence.

Le fils mort et le père aspirant au tombeau
Passent, l'un hier encor vaillant, robuste et beau,
L'autre vieux et cachant les pleurs de son visage;
Et chaque légion les salue au passage.

O peuple! ô majesté de l'immense douceur!
Paris, cité soleil, vous que l'envahisseur
N'a pu vaincre, et qu'il a de tant de sang rougie,
Vous qu'un jour on verra, dans la royale orgie,

Surgir, l'éclair au front, comme le commandeur,
O ville, vous avez ce comble de grandeur
De faire attention à la douleur d'un homme.
Trouver dans Sparte une âme et voir un cœur dans Rome,
Rien n'est plus admirable; et Paris a dompté
L'univers par la force où l'on sent la bonté.
Ce peuple est un héros et ce peuple est un juste.
Il fait bien plus que vaincre il aime.

O ville auguste,

Ce jour-là tout tremblait, les révolutions
Grondaient, et dans leur brume, à travers les rayons,
Tu voyais devant toi se rouvrir l'ombre affreuse
Qui par moments devant les grands peuples se creuse;
Et l'homme qui suivait le cercueil de son fils
T'admirait, toi qui, prête à tous les fiers défis,
Infortunée, as fait l'humanité prospère;
Sombre, il se sentait fils en même temps que père,
Père en pensant à lui, fils en pensant à toi.

*

Que ce jeune lutteur illustre et plein de foi,
Disparu dans le lieu profond qui nous réclame,
O peuple, ait à jamais près de lui ta grande âme!
Tu la lui donnas, peuple, en ce suprême adieu.

Que, dans la liberté superbe du ciel bleu,
 Il assiste, à présent qu'il tient l'arme inconnue,
 Aux luttes du devoir et qu'il les continue.
 Le droit n'est pas le droit seulement ici-bas;
 Les morts sont des vivants mêlés à nos combats,
 Ayant tantôt le bien, tantôt le mal pour cibles;
 Parfois on sent passer leurs flèches invisibles.
 Nous les croyons absents, ils sont présents; on sort
 De la terre, des jours, des pleurs, mais non du sort;
 C'est un prolongement sublime que la tombe.
 On y monte étonné d'avoir cru qu'on y tombe.
 Comme dans plus d'azur l'hirondelle émigrant,
 On entre plus heureux dans un devoir plus grand;
 On voit l'utile avec le juste parallèle;
 Et l'on a de moins l'ombre et l'on a de plus l'aile.
 O mon fils béni, sers la France, du milieu
 De ce gouffre d'amour que nous appelons Dieu;
 Ce n'est pas pour dormir qu'on meurt, non, c'est pour faire
 De plus haut ce que fait en bas notre humble sphère;
 C'est pour le faire mieux, c'est pour le faire bien.
 Nous n'avons que le but, le ciel a le moyen.
 La mort est un passage où pour grandir tout change;
 Qui fut sur terre athlète est dans l'abîme archange;
 Sur terre on est borné, sur terre on est banni;
 Mais là-haut nous croissons sans gêner l'infini;
 L'âme y peut déployer sa subite envergure;
 C'est en perdant son corps qu'on reprend sa figure.
 Va donc, mon fils! va donc, esprit! deviens flambeau.

Rayonne. Entre en planant dans l'immense tombeau!
 Sers la France. Car Dieu met en elle un mystère,
 Car tu sais maintenant ce qu'ignore la terre,
 Car la vérité brille où l'éternité luit,
 Car tu vois la lumière et nous voyons la nuit.

Paris, 18 mars.